

---

H-France Review Vol. 15 (October 2015), No. 148

Monika Kulesza, *Le romanesque dans les Lettres de Madame de Sévigné*. Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New-York, Oxford, Wien : Peter Lang Edition, 2014. 177 pp. \$ 48.95 U.S. (cl). ISBN 978-3-631-65451-4.

Compte rendu par Nathalie Freidel, Wilfrid Laurier University.

Dans le sillage de la floraison d'études critiques qui a accompagné, en 2012, la mise au programme de l'agrégation en France des *Lettres de l'année 1671*, on pouvait souhaiter que les études sévignéennes, s'émancipant d'une approche focalisée sur la personnalité de la marquise et son amour légendaire pour sa fille, s'engagent résolument dans une voie nouvelle.[1] L'essai de Monika Kulesza déçoit dans cette attente, en proposant une lecture des lettres de Mme de Sévigné qui ne parvient pas à se démarquer d'une tradition critique dont les travaux les plus récents ont montré les limites. Quoiqu'étayée par un parcours bien documenté dans l'œuvre sévignéenne, la thèse défendue par Kulesza, faute d'être suffisamment développée, ne propose aucune réponse nouvelle à la question pourtant légitime du romanesque épistolaire. Le riche relevé effectué nous convainc de l'importance de l'inscription des références romanesques dans les lettres sans qu'en soient soulignés les jeux complexes d'écriture, ni évalués les enjeux, tout aussi denses.[2]

Dès le seuil, on s'inquiète du peu de soin accordé à la définition d'une notion qui a pourtant fait l'objet de sérieuses enquêtes théoriques.[3] Sur un tel sujet, une mise au point sur les formes de la « littérature au second degré » (Genette) aurait assuré des fondements plus solides que les idées reçues sur une époque « marquée par le romanesque », la réalité qui « sait parfois dépasser la fiction » et le « goût romanesque du roi » (p. 8-9).[4] Les enjeux de la démarche qui consiste à rapprocher l'écriture épistolaire de celle du roman sont passés sous silence tandis que l'exposé de la méthode se réduit à un programme minimum : analyse du contexte, étude des « grands thèmes romanesques présents dans [les] lettres », et mise en évidence des « caractères qui les apparentent au roman » (p. 10). Observant que certains passages de la correspondance se lisent « comme un roman », Kulesza s'en tient à ce mince horizon de lecture et accumule les considérations tirées de la vulgate sévignéenne sur la conscience littéraire de l'épistolière, sa « négligence étudiée », sa passion pour sa fille enfin, véritable moteur de l'écriture.

La première partie, consacrée au « roman de la vie », relève de l'approche documentaire qui consiste à utiliser l'œuvre de Mme de Sévigné comme une mine de témoignages et d'illustrations des tendances artistiques, sociales et culturelles du Grand siècle. Le florilège sévignéen est convoqué comme garant du « code du milieu mondain » (p. 13), du régime de la connivence, du goût pour l'extraordinaire et pour l'insolite. Questions d'amour, vogue des féeries et des histoires tragiques, des chiffres et des surnoms sont invoqués pêle-mêle pour appuyer l'idée, amplement développée par Fritz Nies, que les lettres sévignéennes sont l'expression achevée des valeurs et des conventions d'un groupe social.[5] Mais les travaux fondateurs de Nies ne sont pas mentionnés, comme si le temps des études sévignéennes s'était arrêté à l'idée de Roger Duchêne du « va-et-vient » entre la vie et le roman.[6] La pléthore d'éléments romanesques repérables dans les lettres – héros et héroïnes en pagaille, palais d'Armide, enfants abandonnés, chevaliers à la triste figure – est non seulement sous-exploitée mais vidée de sa substance par des conclusions hâtives : « D'après ces exemples, on voit bien que le roman et la vie sont inséparables chez l'épistolière » (p. 34). Considérant dès lors pour acquis le présupposé selon lequel

Sévigné procède « comme si elle écrivait un roman » (p. 35), Kulesza entreprend de compiler les « portraits romanesques » (p. 36) de Mme de Sévigné composés par ses contemporains. Après avoir constaté la richesse du matériau textuel épistolaire, on renonce donc à l'exploiter pour aller en dehors du texte chercher des éléments de démonstration.

Au seuil de la deuxième partie, il est rappelé à juste titre que Sévigné est un témoin privilégié de la transition cruciale en train de s'opérer dans l'histoire des lettres, qui va déboucher, non sans querelles et débats, sur la naissance du roman moderne. Il est utile également de mentionner que l'épistolière, dans sa jeunesse, a été en relation avec des théoriciens de la trempe de Ménage ou Chapelain, avec qui elle échange des commentaires critiques sur Le Tasse et Marino, que sa fréquentation des romans ne se limite pas à la veine pastorale ni galante mais qu'elle fait de fréquentes incursions dans la veine burlesque, chez des auteurs comme Sorel et Scarron qui alimentent alors le débat sur le genre, ou encore qu'elle a fréquenté des personnalités comme Boileau, Le Bossu ou Segrais, à qui l'on doit d'après polémiques sur le statut des romans. Ce qui est regrettable, c'est que Kulesza s'en tienne souvent à des jugements péremptoirs, tel celui de Coulet sur *Le Berger extravagant* de Sorel, sans tenir compte de la réévaluation de ces textes par la critique contemporaine (Nédelec, Leclerc).<sup>[7]</sup> De manière générale, la mobilisation de travaux incontournables sur la pastorale (Giavarini), la veine galante (Denis), ou comique (Serroy), ou encore sur le statut de la fiction au XVII<sup>e</sup> siècle (Lavocat) aurait permis d'éviter à Kulesza d'avancer des propositions du type : « Au XVII<sup>e</sup> siècle, le roman jouit d'un statut à peine littéraire » (p. 60).<sup>[8]</sup>

La constitution d'un répertoire des lectures romanesques de Mme de Sévigné est assurément une démarche valable mais pourquoi ne pas se donner la peine d'un relevé systématique ou du moins d'une typologie, qui aurait permis de souligner l'éventail impressionnant des sources mobilisées, depuis les épopées héroïques italiennes remontant au siècle précédent jusqu'aux nouvelles historiques d'actualité, en passant par la pastorale et la veine galante, déjà démodées, et la vague burlesque qui n'en a pas fini de provoquer des remous ?

Au vu de la richesse citationnelle de ce travail, il ne fait pas de doute que l'œuvre de Mme de Sévigné a été lue et dépouillée par Kulesza qui en tire un relevé utile d'occurrences pertinentes pour son propos. Mais faute d'armature théorique, elle se rabat sur une topologie thématique dont la platitude consternante (l'amour, la guerre, la mort) fusille la vitalité du corpus. Négligeant la forme et glosant le fond, Kulesza va jusqu'à présenter comme des intuitions originales des poncifs dignes du dictionnaire des idées reçues de la critique sévignéenne : « À la lecture des lettres de Mme de Sévigné, on peut tenter l'hypothèse que l'amour de la mère est né de l'absence physique de la personne aimée [...] » (p. 72). À rebours, le refus de tirer parti des travaux récemment effectués sur le sujet est parfois troublant. Ainsi, à propos du morceau de bravoure de l'épisode des amours de Mlle de Vaubrun et de M. de Béthune (cité p. 81), l'auteure ne fait aucune mention de l'analyse lumineuse qu'en a tiré Marc Escola, pourtant citée en bibliographie.<sup>[9]</sup> Aucune hypothèse n'est avancée à propos de la récurrence frappante, dans les extraits cités, de la figure de Don Quichotte dont on aurait pu questionner la place privilégiée dans l'imaginaire romanesque sévignéen.

Convenons que l'étude témoigne, dans la dernière partie, consacrée aux modalités de l'écriture romanesque de Sévigné (« Telles un roman »), d'un effort d'appréhension de la facture textuelle. Dans le chapitre consacré à la narration, Kulesza opère une distinction efficace entre le récit inséré et la lettre-relation, fait intervenir utilement le concept genettien de « roman-feuilleton », et de manière plus discutable, celui de style « cinématique » avancé par Gérard-Gailly, s'interroge enfin sur la place occupée par la narratrice dans ses récits. On regrette seulement que nulle mention ne soit faite des modèles de lettre de « relation » ou de « narration » dûment répertoriés par la pléiade des manuels épistolaires du XVII<sup>e</sup> siècle, pas plus que des nombreux modèles narratifs qui font alors concurrence à la fiction romanesque (histoire tragique, fait divers, chronique judiciaire, fable...). Car loin de s'en tenir à un modèle unique, l'épistolière se livre à un jeu virtuose de combinaison, troquant à volonté le roman

héroïque pour le conte licencieux ou mêlant allègrement l'intertexte anti-héroïque et le registre précieux. À aucun moment n'est abordée la question centrale de l'invention parodique qui consiste à redire, rejouer, réécrire indéfiniment les modèles fictifs à disposition.

À propos de la description, Kulesza émet des suggestions qui auraient mérité d'être approfondies, comme lorsqu'elle constate que l'évocation paratactique de la noce de Mlle de Louvois, qui s'achève sur « les pieds entortillés dans les queues », n'aurait pas déparé le *Roman comique* d'un Scarron ou encore l'anti-roman sorélien (p. 122). Elle observe également un refus de décrire symptomatique d'une orientation nouvelle du roman contemporain de l'écriture des lettres mais cette posture se trouve ensuite contredite par celle qui consiste à tirer des romans-fleuves, cette fois, des descriptions livresques se substituant à la réalité. La difficulté est contournée par une conclusion en forme de tautologie : « Le romanesque des descriptions chez Mme de Sévigné réside, d'une part dans leur caractère imaginé, d'autre part en ce qu'elles sont tirées de romans » (p. 134).

L'usage que fait Sévigné des personnages de romans, en particulier dans les autoportraits, est souligné à juste titre mais avec peu de profit. Par exemple, rien n'est mis en œuvre pour caractériser l'effet burlesque produit par une allusion au roman de Cervantès, par laquelle l'épistolière se compose un rôle de chevalier fantasque tandis qu'elle réserve à sa fille celui de la Dulcinée rustique sur laquelle Sancho a flairé « une petite odeur un peu hommasse » (p. 139). Le potentiel humoristique du jeu intertextuel, ses enjeux pragmatiques, sont oblitérés par une conclusion qui relève une fois de plus de l'élucidation psychologique d'une personnalité plutôt que de celle de la fabrique du texte : « La lettre date de l'époque où Mme de Sévigné a acquis la certitude que sa fille l'aimait » (p. 139). Sur la fin du chapitre, Kulesza se tourne cependant plus résolument vers l'observation des « techniques » mises en œuvre comme celle qui consiste à faire un portrait « en action », à épisodes ou encore « dialogué » (p. 145).

Le dernier chapitre, consacré au « Temps », s'ouvre sur un rapprochement prometteur entre la pluralité temporelle à l'œuvre dans le roman (Reuter, Butor) et celle qui structure l'écriture épistolaire. Mais le parallèle s'arrête là et les considérations qui suivent reprennent des analyses dûment répertoriées sur les effets de décalage et de distorsions temporelles perceptibles dans les lettres sans plus faire référence aucune aux structures romanesques. La démonstration repose ici sur l'idée que c'est l'imagination qui, en venant combler les failles temporelles, devenues par extension celles de l'absence, produit du romanesque. Par ce détour, on en revient donc, sans surprise, au credo du discours amoureux venant combler le vide de l'absence et transcendant la durée : « Le sujet principal, l'amour qu'elle vouait à sa fille n'a pas changé avec le temps » (p. 156). Jusqu'au bout donc, c'est à grands renforts de généralités et de paraphrases d'un discours critique éculé que cette étude entreprend de combler le vide de la réflexion théorique.

La lettre sévignéenne se prête indiscutablement à la lecture interdiscursive. Celle-ci exigerait cependant qu'on se déprenne des lieux communs pour interroger les relations complexes et multiformes que le texte épistolaire entretient avec d'autres textes. On rendrait alors justice à la stature d'un écrivain qui ne s'est pas contentée de connaître les théoriciens importants et les enjeux du débat sur le roman mais qui a activement pris part à la réflexion collective en faisant de ses lettres un lieu unique d'expérimentation des formes narratives et des modèles fictionnels.

## NOTES

[1] Mme de Sévigné, *Lettres de l'année 1671* (Paris: Gallimard, « Folio classique », 2012); Nathalie Freidel, Cécile Lignereux, Frédéric Calas, Jennifer Tamas, eds., *Madame de Sévigné. Lettres de l'année 1671* (Paris: Atlande, 2012); Cécile Lignereux, ed., *Lectures de Madame de Sévigné. Les lettres de 1671* (Rennes: PUR, 2012); Cécile Lignereux ed., *La première année de correspondance entre Mme de Sévigné et Mme de Grignan* (Paris: Garnier, 2012).

- [2] Pour des pistes de réflexion sur la question, voir : Chrystelle Barbillon, « Me voilà comme Dom Quichotte. Jeux et enjeux des modèles fictionnels, romanesques et théâtraux », *Lectures de Mme de Sévigné*, C. Lignereux, ed., *op. cit.*, p. 135-146.
- [3] *Le Romanesque*, G. Declercq et M. Murat, eds., (Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2004). Citons notamment l'article de J.-M. Schaeffer, « La catégorie du roman », p. 291-302.
- [4] J. Genette. *Palimpsestes. La littérature au second degré* (Paris: Seuil, 1982).
- [5] F. Nies, *Les lettres de Madame de Sévigné. Conventions du genre et sociologie des publics* (Paris: Champion, 2001). Première édition 1972.
- [6] R. Duchêne, « Signification du roman : L'exemple de Mme de Sévigné, » *RHLF* 3-4(1977):578-594.
- [7] Claudine Nédelec, *Les Etats et empires du burlesque* (Paris: Champion, 2004). Jean Leclerc, *L'Antiquité travestie et la vogue du burlesque en France (1643-1661)*, (rééd.) (Paris: Hermann, 2014).
- [8] Laurence Giavarini, *La distance pastorale. Usages politiques de la représentation des bergers, XVIe-XVIIe siècles* (Paris: l'EHESS avec Vrin, 2010). Delphine Denis, *La Muse galante, poétique de la conversation dans l'oeuvre de Madeleine de Scudéry* (Paris: Honoré Champion, 1997). Jean Serroy, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVIIe siècle* (Paris: Minard, 1981). Françoise Lavocat, *Arcadies heureuses, aux origines du roman moderne* (Paris: Champion, 1998).
- [9] M. Escola, « La seconde main de la marquise : fiction et diction dans les lettres de Mme de Sévigné, » *La Licorne* 79(2006):201-210.

Nathalie Freidel  
Wilfrid Laurier University  
[nfreidel@wlu.ca](mailto:nfreidel@wlu.ca)

Copyright © 2015 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172